

Malraux à Montréal : tensions et démesure autour d'une visite¹

Ce texte traite de la visite d'André Malraux à Montréal en avril 1937 et ce, par l'analyse de la presse quotidienne, une méthode qui vise à décortiquer comment les événements sont traités et racontés. Il analyse plus particulièrement les tensions idéologiques et la démesure des réactions à l'événement : cette visite de deux jours convoque en effet des thèmes majeurs comme le fascisme, la répression et la guerre et elle provoque des sentiments tout aussi majeurs, tels le mépris et l'enthousiasme.

1. Introduction : 1933 pour comprendre 1937

Afin de mettre en contexte l'année 1937 et en guise d'introduction, qu'on me permette de raconter une anecdote et un événement de l'histoire locale montréalaise se déroulant en 1933.

En 1933, un groupe de vingt-quatre hydravions de la marine italienne, sous le commandement d'Italo Balbo, franchit l'Atlantique pour se rendre à Chicago représenter l'Italie fasciste à l'Exposition universelle. La flotte fait escale le 14 juillet à Longueuil où une foule importante regroupée le long des berges du Saint-Laurent réserve un accueil chaleureux aux aviateurs.² Balbo arrive à Longueuil à 13h20. À son arrivée sur la jetée, il

1 Ce texte est paru initialement dans l'ouvrage collectif *1937 : un tournant culturel*, publié sous la direction d'Yvan Lamonde et de Denis Saint-Jacques, Montréal, Presses de l'Université de Laval, 2009, p. 53-69.

2. La ville de Longueuil est sise sur la rive sud du fleuve St-Laurent, en face de Montréal. M. Pratt, « Italo Balbo et les aviateurs italiens à Longueuil en 1933 ». B. Ramirez, dans *The Canadian Duce*, parle de 50 000 personnes massées sur les berges du St-Laurent. Mes

est accueilli par une haie d'honneur de jeunes filles fascistes. La plage de Longueuil est remplie à capacité : le service d'autobus ayant été prolongé jusqu'à cet endroit, de nombreux Montréalais ont profité de cette occasion. D'autres sont venus en voiture : un petit garçon de sept ans et demi est juché sur le toit de la voiture de son père pour mieux voir. Il a fait le voyage depuis le quartier Villeraie : il est chanceux car son père a une voiture pour son travail ; il est chanceux car son père, mon grand-père, a un travail même en cette période de crise.

Italo Balbo (1896-1940) est un personnage connu de l'Italie fasciste. Au moment de son vol, il est ministre de l'Aviation dans le gouvernement de Mussolini depuis 1929. Balbo n'en est pas à ses premières armes dans le domaine de l'aviation. Il a traversé, en 1930, l'Atlantique en se rendant à Rio de Janeiro, au Brésil. Le vol de Balbo constitue une opération de « marketing », dirions-nous aujourd'hui : il vise à montrer une Italie moderne, puissante et prestigieuse. Non seulement Montréal accueille triomphalement les aviateurs, mais cet été-là on peut y trouver le « style Balbo » un peu partout : des modèles des avions italiens sont disponibles et les « Cigarettes des As » sont vendues dans des paquets aux couleurs du drapeau italien.³ C'est le triomphe d'un fascisme « glamour ».

L'année 1933 est importante dans l'histoire des fascismes : c'est en 1933 qu'est fondée, en Espagne, la Phalange, sur le modèle du fascisme italien. Hitler accède à la chancellerie allemande en janvier, tandis que Salazar, à la tête de l'État portugais depuis un an, impose un régime corporatiste; il introduit aussi cette année-là une police politique. Au Canada, c'est en octobre 1933 que se déroule à Montréal la première assemblée officielle des fascistes canadiens.⁴

remerciements vont à Raymond Désy dont les souvenirs d'enfance ont initié une réflexion sur les ambassadeurs prestigieux du fascisme dans l'entre-deux guerres.

3. A. Maglio, « When Italians Raised Their Heads ».

4. Plus précisément le 20 octobre 1933. À cette date, leur chef, Adrien Arcand, correspond depuis plus d'un an avec des fascistes de partout à travers le monde. Voir : J.-F. Nadeau, « L'araignée gorgée de sang ».

2. La tentation fasciste

On a déjà posé cette question : le Québec des années trente était-il fasciste ? Il faut répondre non, mais tout en sachant que le nationalisme et la tentation du fascisme sont à l'époque étroitement liés. En pleine crise économique et sociale interprétée comme une conséquence des méfaits du libéralisme, il est impensable de se tourner vers le communisme, dénoncé par l'Église. La troisième voie semble le fascisme. Dans un contexte que l'historiographie québécoise a qualifié de libéral⁵, il est inquiétant de constater le courant de sympathie au fascisme européen qui transpire de certains quotidiens montréalais⁶, lorsqu'ils traitent de la guerre en Espagne, cette dernière agissant comme « révélateur ». Révélateur, car, dans ce contexte, la Guerre civile espagnole sert de prétexte pour cristalliser deux visions du monde, sans beaucoup de nuances.

Parler de fascisme demande quelques précautions : le terme est utilisé ici dans son sens générique de phénomène idéologique.⁷ C'est la tentation d'un grand nombre de ceux qui veulent, dans la poussée de la crise du libéralisme des années trente, changer le monde sans passer par le marxisme.⁸ La tentation du fascisme est alimentée par des journaux extrémistes comme *La Nation*, mais aussi par une intense réflexion autour du corporatisme, l'élément du fascisme qui obtient la plus grande vogue au Québec. Le corporatisme, qui représente à l'époque une réponse globale aux « dangers » tout aussi globaux du socialisme

5. Voir par exemple F. Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*.

6. Dans le cadre de ma thèse de doctorat, j'ai analysé 400 articles de la presse écrite de juillet 1936 à mars 1939, dont 251 de la presse francophone. *La Presse, La Patrie, Le Devoir* et *Le Canada* ont été dépouillés in extenso, ainsi que les hebdomadaires et périodiques *Les Idées, L'Action nationale, La Relève, Le Jour* et *Clarté*. Pour plus détails quant à la méthodologie utilisée, on se référera à C. Désy, *Discours hégémonique et contre-discours...*

7. Comme le propose Z. Sternhell dans *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, p. 29-30.

8. *Ibid.*, p. 52. Si certains historiens questionnent la pertinence de l'utilisation du mot «fascisme» hors de sa patrie d'origine, il ne me semble pas exagéré de l'utiliser lorsqu'on est en présence d'une pensée qui rejette la démocratie, le libéralisme, le marxisme et qui est aussi projection dans l'avenir, portant une vision du monde et l'idée d'une société nouvelle. C'est aussi une pensée propre à l'époque qui sépare les deux guerres mondiales. La pensée fasciste d'ici se développe toutefois sans l'exaltation guerrière (et les visées impérialistes) du modèle italien et elle ne rejette pas la religion : la doctrine sociale de l'Église lui sert en effet de base et de caution.

et du communisme, est directement inspiré de la doctrine sociale de l'Église⁹ et des modèles développés par Salazar et Mussolini.

La tentation fasciste s'inscrit de façon distincte dans la presse à propos de la guerre civile espagnole, qui polarise les positions idéologiques et présente, par ce fait même, des tensions. La typologie qui est développée, et dont ne sont présentés ici que quelques traits, est traversée par deux thématiques majeures qui sont : la polarisation rouge/blanc et le combat de la civilisation chrétienne contre la barbarie communiste.

La polarisation rouge/blanc présente une appréciation bien canadienne-française de la tension qui traverse le discours, puisqu'on sait que, depuis le XIX^e siècle, les politiciens libéraux sont appelés les « rouges » par la population et les journaux. Dans le cas qui nous intéresse ici, « rouges » libéraux et « rouges » communistes sont rapidement télescopés en « rouges » tout court dans les journaux. Cette association symbolique organise le monde entre le bien (blanc) et le mal (rouge), entre Rome et Moscou. Ce symbolisme a aussi traversé la guerre civile russe après la Révolution d'Octobre, et la désignation Blancs et Rouges avait valeur de symbole pour les deux camps.¹⁰ Il semble aussi d'usage, dans une certaine presse québécoise, de parler de « menace rouge »¹¹, et ce depuis que l'encyclique *Caritate Christi* de Pie XI (1932) a dénoncé le communisme comme le grand danger de l'époque. La presse québécoise adopte vite cette typologie facile. *La Patrie* et *Le Devoir* utilisent l'expression « Front Blanc » pour parler des forces nationalistes espagnoles, ou

-
9. Doctrine définie par les encycliques *Rerum Novarum* de Léon XIII en 1891 et principalement *Quadragesimo Annodae* Pie XI en 1931, puis reprise encore dans *Divini Redemptoris* de Pie XI en 1937. Au Québec, le corporatisme est amplement discuté dans diverses publications comme *L'Action catholique*, qui appuie ouvertement Franco et Mussolini, et dans le journal *l'Ordre*, qui se présente comme désenchanté à l'égard des institutions démocratiques et inquiet de l'influence communiste. Dans la revue *L'Action nationale*, on fait reposer l'argumentation sur une présentation des méfaits du libéralisme économique et sur un anti-étatisme primaire afin d'en appeler à un corporatisme social. Voir : H. Bastien, « Corporatisme et liberté » et E. Minville, « Le corporatisme et le national ».
 10. Cette symbolique a également des racines dans la Commune de Paris, comme me l'a rappelé amicalement l'historienne Andrée Lévesque.
 11. Voir par exemple: « La menace rouge », *L'Action nationale*, vol. VII, n^o 5, mai 1936, p. 257-258.

encore « Espagne blanche », « gouvernement blanc » ou simplement les « blancs ».¹² L'armée républicaine devient même l'« armée rouge » dans les pages de *La Patrie* : « Partout où l'armée 'rouge' avance ou recule, elle laisse sur son passage des traces de pillage, d'églises brûlées, de prélats et de religieuses assassinés ».¹³ Plus couramment, on parlera des « rouges ». Ainsi, *La Presse* du samedi 29 août 1936 titre à la une: « Furieux assaut nocturne contre Irun [sic] » avec en sous-titre: « Les rouges sont en quête de munitions ». Notons aussi l'utilisation qui est faite de l'adjectif rouge dans ces titres : « La torture rouge est dénoncée à Genève », « Hôpital bombardé par les aviateurs rouges » [à Séville] et « Mensonges rouges ».¹⁴ Ainsi, les « rouges » sont présentés comme torturant, bombardant et mentant... Il faut mentionner que cette typologie dépend aussi des agences de presse qui fournissent les dépêches aux journaux d'ici : mais même si les agences ont chacune leurs positions politiques et idéologiques, et que ces positions sont vraisemblablement reflétées dans leurs dépêches traitant de la guerre en Espagne, les quotidiens de langue française, selon un journaliste de l'époque, assurent eux-mêmes la traduction des dépêches et les adaptent aux préjugés de leurs clientèles.¹⁵

C'est plus généralement un combat entre la civilisation chrétienne et la barbarie communiste qui est présenté. Le caractère sacré de la guerre est mis en place par la papauté¹⁶, puis il est relayé et amplifié par les journaux. Bien qu'on ne puisse pas tout à fait réduire le discours dominant à un combat de Dieu contre Satan, de nombreuses récurrences gravitent dans ce discours autour de l'idée centrale que la civilisation chrétienne est en péril. Très tôt dans la guerre, on parle dans les journaux de « barbarie » pour décrire ce qui se

12. À la une du *Devoir* du mardi 27 octobre 1936, une dépêche est coiffée du titre « Reconnaissance du gouvernement 'blanc' par le Portugal, l'Italie et l'Allemagne ». Mais après onze mois de guerre, on n'utilise plus les guillemets (qui marquaient une certaine réserve): ainsi dans *Le Devoir* du 22 juin 1937, on peut lire que « Le Pape reçoit l'envoyé de l'Espagne blanche ».

13. *La Patrie*, 29 août 1936. On reconnaîtra dans l'expression « l'armée rouge » une référence directe à l'armée soviétique organisée dès 1917 par Trotsky.

14. Respectivement dans *La Patrie*, 2 octobre 1936 p. 24; *La Patrie*, 2 avril 1937, p. 24; *Le Devoir*, 29 avril 1937, p. 12 – juste après l'attaque de Guernica.

14. J. -L. Gagnon, *Les Apostasies. Tome I : Les Coqs de village*, p. 130.

16. Dans deux écrits du pape Pie XI : *Les événements d'Espagne. Discours de S.S. Pie XI aux réfugiés espagnols*, en septembre 1936 et la *Lettre encyclique « Divini Redemptoris » sur le communisme athée* de mars 1937.

déroule en Espagne, et la barbarie est associée aux républicains, comparée à la Révolution russe et liée au nom de la ville de Moscou.

Mais où est le fascisme dans tout ça ? Dans les mots, dans les titres des journaux, sans que ce soit péjoratif. La guerre en Espagne amène une certaine presse à prendre position pour Franco et les nationalistes espagnols, sans que ne soit justifiée leur « particularité » idéologique. Les journaux ne sont pas tant pro-fascistes qu'anti-communistes, se faisant en cela l'écho du discours catholique dominant ce qui s'écrit au Québec sur la guerre en Espagne. Ce sera le rôle des discours « résistants » d'insister sur le caractère négatif du fascisme de Franco et ses partisans.¹⁷ Nommer devient ici, comme dans nombre de situations extrêmes, un enjeu idéologique. Les républicains espagnols sont appelés « rouges » dans la bonne presse et « loyalistes » ou « gouvernementaux » ailleurs; les troupes de Franco sont appelés « nationalistes », « rebelles », ou « blancs ». Ceci dit, il y a de la confusion et les positions ne sont pas toujours très claires.

3. Un contexte de répression

Afin de mettre en perspective mon propos et d'arriver au rôle que l'on fait jouer à André Malraux, quelques mots sur la répression. Bien entendu, la répression idéologique au Québec et au Canada est antérieure à la Guerre civile espagnole et l'utilisation des tribunaux pour étouffer les idées politiques dissidentes n'est pas inventée dans les années trente. Mais des circonstances spécifiques se jouent en 1936-1937, provoquées par la crainte éprouvée par la bourgeoisie québécoise de voir le communisme gagner du terrain, face au mécontentement croissant de la classe ouvrière, durement éprouvée par la crise. Ce sont les membres du haut clergé que l'expansion du communisme angoisse le plus : en

17. Les discours de la résistance anti-fasciste proviennent des milieux libéraux progressistes et des communistes. On retrouve divers degrés de résistance idéologique, des discours hésitants, flous, et une « zone grise » constituée par de jeunes intellectuels influencés par leurs lectures européennes. D'autres sont plus résolus, évoluant d'un discours tempéré par le pacifisme jusqu'à un discours présentant la démocratie et la mobilisation des forces progressistes comme les seules alternatives possibles au fascisme. C'est notamment le cas du quotidien *Le Canada*, de Jean-Charles Harvey dans *Le Jour* et des communistes de *Clarté*.

1935, le cardinal Villeneuve¹⁸, archevêque de la ville de Québec, met sur pied un comité secret chargé d'étudier les activités communistes dans la province. Peu après la visite d'une délégation républicaine espagnole en octobre 1936 (l'affaire Sarasola), le cardinal Villeneuve lance un appel au gouvernement provincial afin qu'il intervienne « pour mettre fin à la propagande communiste ».¹⁹ Le gouvernement Duplessis accorde réception et, le 17 mars 1937, la loi du Cadenas est adoptée à l'unanimité.

Intitulée «Loi protégeant la province contre la propagande communiste», elle donne pleins pouvoirs au procureur général de la province de Québec d'ordonner la fermeture (y mettre un cadenas, donc) d'une maison utilisée à des fins de propagande communiste, ainsi que tous les locaux où l'on trouve de la documentation «communiste». Sous le mot «maison» tombent tous les lieux de réunion imaginables, tandis que le terme «communiste» n'est défini nulle part. Cette absence de définition ouvre la porte aux pires abus : cette loi va servir de «matraque invisible» auprès des formations syndicales et politiques qui se montrent trop actives au goût des pouvoirs. Dès avril 1937, cette loi est appliquée à l'occasion de la visite d'André Malraux.²⁰

D'autres mesures répressives s'ajoutent à cette loi, particulièrement à Montréal. En 1933, le service de la police de Montréal se dote d'une «escouade des communistes» ou «escouade rouge».²¹ Son rapport annuel de 1937 indique que ses policiers ont été «présents à 811 assemblées de la III^e Internationale, auxquelles il convient d'ajouter 37 réunions anti-communistes». La police institue des enquêtes spéciales, procède à des arrestations, visite les locaux de partis politiques et de syndicats, les résidences de leurs dirigeants, confisque du matériel « soupçonné d'être communiste »²², etc.

18. Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve occupe le poste d'archevêque de Québec de 1932 à 1947. Il est élevé au rang de cardinal par Pie XI en 1933.

19. L. Laurin, «Communisme et liberté d'expression au Québec: la «loi du cadenas», 1937-1957 », p. 116.

20. La ville de Montréal s'abstient toutefois d'intervenir lors du grand rassemblement tenu au retour du Dr. Bethune en juin 1937. Voir : «Bethune Greeted on Return Home», *Montreal Daily Star*, 18 juin 1937, p. 3 et 4.

21. A. Lévesque, *Virage à gauche interdit*, p. 136.

22. *Ibid.*, p. 141.

Des groupes comme la Ligue contre la guerre et le fascisme et le Comité montréalais d'aide à l'Espagne vont tout de même s'organiser pour aider les républicains espagnols. Du point de vue des communistes, il s'agit d'une situation révolutionnaire et ils organisent le bataillon Mackenzie-Papineau qui fera partie de la XV^e Brigade internationale. Si, dans l'ensemble du Canada, la Guerre civile espagnole rallie des éléments du centre à l'extrême-gauche politique, la cause espagnole n'est guère populaire au Québec, où toute association avec la cause républicaine est dénoncée par les autorités politiques et religieuses et dans la plupart des journaux. En effet, le communisme est perçu comme la plus dangereuse des menaces.

4. Malraux

Durant la Guerre civile espagnole (1936-1939), de nombreux étrangers vont s'enrôler dans les forces républicaines et dans les Brigades internationales, parmi lesquels l'écrivain français André Malraux qui a commandé une escadrille républicaine.²³ Au mois de mars 1937, Malraux, promu ministre officieux de la Propagande et des Relations extérieures du gouvernement républicain, part pour les Etats-Unis et le Canada afin de récolter des fonds au profit de l'Aide Médicale espagnole. Sa tournée nord-américaine comprend entre autres les villes de San Francisco, Buffalo, Toronto, Montréal et New York.²⁴ Il est reçu à Montréal au début du mois d'avril. Du point de vue des pouvoirs en place au Québec, cette visite d'un « communiste » est l'occasion d'appliquer la toute nouvelle «Loi du Cadenas», trois semaines après son adoption. En raison de l'interdiction de la réunion, on doit changer de salle à la dernière minute et sa conférence du samedi matin se déroule à l'Université

23. Il s'agit de l'Escadrille España d'août à novembre 1936 et l'Escadrille Malraux de novembre 1936 à février 1937. Voir R. S. Thornberry, *André Malraux et l'Espagne*.

24. La visite d'André Malraux au Canada, lorsqu'elle a droit à quelques lignes dans les biographies consacrées à l'écrivain, est souvent racontée sur le ton de l'anecdotique et du légendaire, par exemple J. Lacouture (*Malraux: une vie dans le siècle, 1901-1976*, p. 244): «Il fait un bref séjour au Canada, à Toronto, puis à Montréal, où un vieil ouvrier, s'avançant vers lui, lui met dans la main sa montre en or. ("Pourquoi? – Je n'ai rien de plus précieux à donner aux camarades espagnols...") Il rentre en France au milieu d'avril». Une seule allusion à ce don a été repérée dans les journaux : *La Patrie* du lundi 5 avril 1937 rapporte en effet que la quête faite à l'issue de la réunion à l'American Presbyterian Church la veille, «a récolté la somme de \$232.55 et une montre de très peu de valeur».

McGill et celle du dimanche après-midi dans une église presbytérienne. Du point de vue de la presse quotidienne, c'est l'ambiguïté : Malraux est-il un écrivain, un révolutionnaire, un aventurier, ou tout cela à la fois ? Est-il communiste ou anti-fasciste ? Mérite-t-il le respect ou la réprobation? Nous verrons que le discours sur l'événement est marqué par la démesure, comme le sont les enjeux idéologiques « extrêmes » de la Guerre civile espagnole.

4.1 *La Presse et La Patrie*

La Presse décrit André Malraux comme jeune, enthousiaste, volubile, dynamique et nerveux, impatient de parler du conflit espagnol.²⁵ Il fume cigarette sur cigarette, et refuse de définir son orientation politique, puisqu'il fait cette tournée de conférences uniquement en qualité de représentant du Front populaire d'Espagne. Au cours de l'entrevue, il vante les 10 000 étudiants espagnols «qui ont laissé leurs études pour éduquer les jeunes, même sous le bombardement. C'est son sujet favori que ce sacrifice qu'ont fait les étudiants et il y revient constamment». Le journaliste de *La Presse* résume ensuite le contenu de ses conférences de la fin de semaine, puis décrit l'enthousiasme de l'auditoire qui emplissait à pleine capacité l'église américaine presbytérienne dimanche après-midi.

La Patrie présente ainsi Malraux: «M. André Malraux, écrivain français, prix Goncourt, qui fit parler de lui, lors de son expédition en Chine, et plus récemment encore, par la part active qu'il prend à la guerre civile espagnole (...)». On y décrit son auditoire d'environ un millier de personnes comme «composé pour les trois-quarts de Canadiens-français». Ici encore on note qu'il est volubile et nerveux mais qu'il parle «avec poésie». Suit un compte rendu assez objectif dans lequel le journaliste se permet un seul commentaire en soulignant que «[l]e conférencier qui n'a pas une fois prononcé le mot «communiste» a par contre souvent répété le mot «fasciste»».²⁶

25. «Avant tout un propagandiste», *La Presse*, lundi 5 avril 1937, p. 15.

26. «André Malraux nous parle de l'Espagne», *La Patrie*, lundi 5 avril 1937, p. 9.

4.2 Le Devoir

Parmi les quotidiens, c'est *Le Devoir* qui s'empare le plus de l'affaire et tend à en faire un événement. D'abord, ce journal publie le vendredi 2 avril 1937 quelques textes «préparatoires» à la visite de Malraux. Et le lundi suivant (le 5 avril), un long compte rendu de sa conférence occupe la page douze du quotidien.

La pièce de résistance du dossier intitulé «Pour lire en attendant André Malraux à Montréal» consiste en la reproduction des témoignages de François Mauriac sur André Malraux (paru dans le *Figaro* du 11 février de la même année) et celui d'André Rousseaux (tiré de son livre *Ames et paysages du XX^e siècle*, publié en 1932). Ces deux textes sont encadrés par une présentation du programme de Malraux lors de sa visite, de la composition du comité de réception, et de quelques précisions sur *qui* est Malraux :

(...) l'écrivain français révolutionnaire André Malraux, communiste notoire, conseiller de Caballero, chef de l'escadrille ESPANA pendant environ six mois en Espagne, aujourd'hui à Toronto, sera à Montréal samedi et dimanche. (...)

[P]récisons que M. Malraux est âgé de 35 ans, qu'il a gagné le prix Goncourt avec son livre *La Condition humaine*, récit de son séjour en Chine, où il a participé à la révolution communiste, qu'il a pris part à une expédition archéologique en Arabie, qu'il a présidé le comité de libération de Dimitrov, communiste bulgare accusé de l'incendie du Reichstag, qu'il est à la tête du mouvement de libération de Thaelman [*sic*], communiste allemand détenu dans un camp de concentration depuis l'avènement d'Hitler au pouvoir. Il a écrit des passages de ses romans de telle façon qu'ils puissent être lus à haute voix, pour les besoins de la propagande.²⁷

Le texte de Mauriac, qu'on s'approprie en le reproduisant, «sert de caution prestigieuse pour discréditer Malraux».²⁸ Il est glacial, voire carrément méchant, d'un bout à l'autre, commençant par un Malraux pâle et figé et se terminant sur l'image du héros solitaire quittant l'estrade. Si c'est d'abord son style que réprovoque Mauriac, les invectives ne sont pas loin: méprisant, esbroufeur, menteur, comme le montrent ces extraits du texte de Mauriac:

27. «Pour lire en attendant André Malraux à Montréal», *Le Devoir*, 2 avril 1937, p. 3.

28. C. Pomeyrols, «*Le Devoir* et la guerre d'Espagne», p. 357. De façon générale, «*Le Devoir* utilise la référence française pour conforter sa ligne directrice» (*Ibid.*, p. 370).

Le point faible de Malraux, c'est son mépris de l'homme – cette idée qu'on peut entonner n'importe quoi aux bipèdes qui l'écoutent bouche bée.

Il y a de l'esbroufeur dans cet audacieux, mais un esbroufeur myope, qui n'a pas d'antennes, qui se fie trop à notre bêtise.

Il ne sait pas mentir, voilà le vrai; il ment mal. Il ne sait pas plaire non plus, ce Malraux, en dépit des folles acclamations qui l'accueillent.

Loin du stade des insultes que se permet Mauriac²⁹, le premier qualificatif (premier dans le temps et dans le nombre d'occurrences) qu'emploie *Le Devoir* pour décrire Malraux est «écrivain révolutionnaire». Toutefois, l'ensemble du discours de ce journal cherche avant tout à le ridiculiser, et cela ressort particulièrement dans le compte rendu de la causerie. Deux paragraphes sont consacrés à son «extrême nervosité», à ses tics nerveux et à sa position corporelle :

M. Malraux est nerveux à l'extrême. Il se jette sur le pupitre. On ne lui voit que la tête entre ses deux mains qu'il joint comme un enfant de chœur. Son débit fait cependant contraste avec la nervosité de ses traits et des gestes brusques et ramassés de ses mains remarquablement petites. (...)

Le lendemain de la bataille de Téruel, M. Malraux a reçu une blessure au nez, à la gorge et à la poitrine – aucune côte rompue cependant – dans une chute d'avion. Est-ce le résultat de sa blessure au nez? quand il parle en public, il souffre d'un tic, qui le force à tout moment de faire: tchouk! M. Malraux n'a évidemment pas l'habitude de parler debout, droit. Il ne se redresse que pour faire le salut du Frente popular: le poing fermé. A l'hôtel Ford, il a parlé plié en deux, les coudes sur la table avec quelques gestes de gymnastique du cou: en haut, en bas, à droite, à gauche.³⁰

Son auditoire fait aussi l'objet de railleries. Ainsi, à l'entrée de Malraux dans la salle, «une fanatique aux yeux à moitié sortis de leurs orbites propose de chanter *l'Internationale*, mais sa voix se perd et personne ne chante». On tente également de minimiser la part de Canadiens français dans l'assistance («L'assemblée, en grande partie de langue anglaise (...))», alors que tous les autres journaux parlent d'une assistance composée aux trois quarts de francophones.

29. Cette description de Malraux l'orateur a aussi été soulignée par O. Todd dans sa biographie : *André Malraux : une vie*, p. 244.

30. «André Malraux à Montréal», *Le Devoir*, lundi 5 avril 1937, p. 12.

4.3 Le Canada

Dans le quotidien *Le Canada*, l'on traite Malraux avec le plus grand respect, presque avec admiration. Un article en page éditoriale du vendredi 2 avril 1937, intitulé «André Malraux, poète et combattant», souligne l'intelligence de l'homme et son besoin d'action, comparable sur ce dernier point à Byron et Annunzio. Ce qui rend Malraux si sympathique, c'est qu'il vit ses principes : André Malraux est un «modèle de sincérité et de probité intellectuelle». Et ceux qui disent le contraire sont des crapules : « Si l'on veut chercher à amoindrir le prestige d'André Malraux en colportant les sottises de Robert Brasillach et de *Je suis partout*, on devra d'abord ne pas oublier qu'il faut être soi-même singulièrement salaud pour se faire le porte-parole de pareilles saletés ».³¹

Un compte rendu de la conférence paraît le lundi suivant. Le titre même de l'article («M. André Malraux raconte ses expériences d'Espagne») témoigne du respect que ce journal voue à l'écrivain. C'est en effet une des rares occurrences du «Monsieur» Malraux dans un titre.³² C'est avec beaucoup d'enthousiasme que sont décrites les circonstances de la causerie:

L'amphithéâtre et les balcons du vieux temple étaient archicomblés. L'auditoire, plus de 1,200 personnes, se composait aux trois quarts de Canadiens-français, et une foule qu'on estime à un millier de personnes se massa près des portes, incapable de pénétrer à l'intérieur. (...) La cohue était telle que les portes de l'édifice furent ébranlées par la pression de la foule, et certains individus, dans leur désir d'entendre Malraux, poussèrent l'audace et l'ingénuité jusqu'à s'introduire dans l'édifice par la chaufferie.³³

-
31. «André Malraux, poète et combattant», *Le Canada*, vendredi 2 avril 1937, p. 2. On fait référence à une campagne contre Malraux orchestrée par Brasillach dans l'hebdomadaire *Je suis partout*, qui accusait son escadrille d'avoir abattu en décembre 1936 un avion postal dans lequel se trouvait Louis Delaprée, grand reporter de *Paris-Soir*, de retour du front espagnol (C. Cate, *André Malraux*, p. 319).
 32. On doit néanmoins noter que *La Patrie* et *Le Devoir* aussi lui ont accordé cette courtoisie dans leur présentation de l'écrivain, mais pas dans les titres.
 33. «M. André Malraux raconte ses expériences d'Espagne», *Le Canada*, 5 avril 1937, p. 16.

5. Entre la propagande et la légende

Entre le «propagandiste» de *La Presse* et le «poète et combattant» du *Canada*, il n'y a pas de conciliation possible. Les articles des journaux prennent pour acquis que le lecteur sait qui est André Malraux : le Goncourt qu'il a obtenu en 1933 pour *La Condition humaine* en fait une figure importante de l'actualité culturelle, renommée qui s'entoure d'une aura d'aventurier en raison de sa participation à la guerre en Espagne.

Le Canada élève Malraux au rang de légende vivante en le comparant à Lénine; la foule en délire qui se presse pour l'entendre n'en ferait pas moins pour une vedette de cinéma d'Hollywood; bref, c'est un personnage plus grand que nature que présente *Le Canada*, alors que les autres journaux, et surtout *Le Devoir*, tentent à maintes reprises de ridiculiser et d'amoindrir le personnage Malraux. La conférence de Malraux laisse un vif souvenir au jeune Roger Duhamel qui écrira, vingt ans plus tard :

Avant la guerre, nous avons entendu André Malraux porter la parole dans une église protestante, aujourd'hui démolie, de la rue Dorchester. Il était dans sa période communiste et se livrait à la propagande en faveur des républicains espagnols. Son débit était saisissant; doué d'une facilité inouïe, il improvisait un morceau d'une étonnante perfection, déjà digne de figurer dans une anthologie. Mince, nerveux, très pâle, agité de tics incessants, Malraux parlait comme un inspiré. Je ne sais pas qu'il ait convaincu un grand nombre de ses auditeurs; peu sans doute ont oublié cet orateur hors série, dont le verbe lançait des éclairs³⁴

Personnage à la fois exotique, intrigant et dangereux, Malraux est tour à tour aventurier (*La Patrie*) révolutionnaire (*Le Devoir*), intellectuel engagé (*Le Canada*) et grand voyageur (*Le Devoir*). Ajoutons un brin de snobisme parce qu'il est Français et récipiendaire du prix Goncourt. Les stratégies discursives repérées dans les journaux étudiés visent à : ridiculiser l'adversaire, miner sa crédibilité, le lier avec le communisme, l'accuser de passer des faits sous silence ou de dire des mensonges. De façon générale, une stratégie de «personnalisation» est utilisée : elle consiste à utiliser des détails personnels qui ne sont pas pertinents à la compréhension de l'enjeu de l'article, et ainsi elle participe à stéréotyper les

34. R. Duhamel, *Bilan provisoire*, p. 108. Roger Duhamel sera secrétaire du maire Camilien Houde de 1938 à 1940 puis directeur du *Canada*, rédacteur au *Devoir* de 1942 à 1944, rédacteur à *La Patrie* de 1944 à 1947, directeur du *Montréal-Matin* de 1947 à 1953 et rédacteur en chef de *La Patrie* de 1953 à 1959.

protagonistes. Dans le cas du discours sur Malraux, on lui pose très vite l'étiquette de propagandiste, révolutionnaire ou héros solitaire. Sa nervosité, ses tics, sa position corporelle sont utilisés plus que nécessaire. Dans tous les journaux, on parle davantage du personnage que de son message: même le *Canada*, qui respecte l'écrivain et l'homme, utilise cette stratégie de personnalisation en édifiant Malraux en modèle plus grand que nature.

En guise de comparaison³⁵, la réception de Malraux aux États-Unis demeure confinée aux cercles intellectuels de gauche : « Malraux paraît dangereux au département d'État américain » affirme Olivier Todd dans sa biographie.³⁶ Le consulat des États-Unis à Paris commence par lui refuser son visa avant de lui accorder. Sa tournée prévoit dix-huit conférences et ce sont des organisations de gauche qui préparent les réunions dans chacune des villes. Malraux doit agir avec doigté, marqué par la police (et semble-t-il, par le FBI), raconter son expérience personnelle et faire appel aux sentiments humanitaires. Il essaie d'attirer la sympathie de l'opinion, accuse la Croix-Rouge d'inertie, collecte des fonds pour secourir les victimes (civiles et combattantes). « Les salles sont pleines (...) la gauche américaine a battu le rappel pour recevoir le combattant antifasciste et l'auteur prestigieux de la *Condition humaine* », écrit Lyotard dans sa biographie.³⁷ Le jeune critique américain Alfred Kazin écrit à propos d'un des discours : « Il parlait avec un tel feu que (...) les phrases faisaient pénétrer les souffrances de l'Espagne comme des clous dans notre chair ». ³⁸ Il bénéficie d'une certaine couverture de presse, surtout dans les journaux de gauche, une visibilité amenuisée toutefois par le fait que Malraux ne parle pas anglais. Il parle lors d'un banquet offert par l'hebdomadaire *The Nation* (New York), qui publie un compte rendu; le journal communiste *New Masses*³⁹ publie un entretien. Malraux reçoit

35. Et sous réserve d'une analyse approfondie et systématique de la presse qui, à notre connaissance, n'a pas été faite pour l'ensemble de sa tournée américaine.

36. O. Todd, *André Malraux une vie*, p. 244.

37. J.-F. Lyotard, *Signé Malraux*, p. 217.

38. Cité par G. Talon, *Combats politiques de Malraux*, p. 34.

39. Le 7 mars 1937.

aussi un correspondant mexicain d'*El Nacional*.⁴⁰ Au Canada, le *Toronto Star* publie aussi une interview⁴¹, tandis que le périodique communiste *New Frontier*⁴² rapporte les conférences de Malraux à Toronto et à Montréal.

6. Conclusion : la démesure et la modernité

Si la modernité québécoise a son histoire propre, elle n'évolue pas en vase clos. Cela se révèle d'autant plus vrai au niveau des systèmes de pensée (des idéologies) : on voit circuler au Québec des modèles européens de pensée, parmi lesquels le fascisme. Avec la Guerre civile espagnole, on découvre qu'à certains égards le Québec est pensé dans un contexte européen, qu'il y a un télescopage de ce qui est « d'ici » et ce qui est « de là-bas », et cela expliquerait la démesure des discours par rapport à la réalité québécoise et canadienne des années trente. Il faut dire que la guerre d'Espagne se « déplace » à l'occasion en sol québécois: la visite de Malraux en avril 1937 et le retour triomphal du Dr. Bethune en juin de la même année⁴³ sont deux événements qui participent à ce télescopage.

Comment ne pas souligner l'attitude alarmiste à la fois du clergé et des journaux ? Un discours anti-communiste répété *ad nauseam*, de grandes envolées anti-fascistes, cela est excessif par rapport à la réalité québécoise de l'époque, où les « vrais » fascistes et les « vrais » communistes sont peu nombreux et assez marginaux. Combien, en effet, y a-t-il de communistes et combien y a-t-il de fascistes au Québec en 1937 ? Les chiffres les plus saugrenus circulent depuis 70 ans ! Par exemple, dans le cas des partisans d'Adrien Arcand, on a créé l'illusion de plusieurs milliers de militants alors que les services policiers fédéraux estimaient à 450 le nombre des fascistes dirigés par Arcand.⁴⁴ Même chose pour

40. Le 1^{er} mars 1937. Cette entrevue, que lira Léon Trotsky, instaurera une querelle puis une rupture brutale entre les deux hommes. Voir C. Cate, *Op cit.*, p. 321-322.

41. Le 2 avril 1937.

42. Analysé plus en détails dans M. B. Peck, *Red Moon over Spain*, p. 73 et ss.

43. Le 18 juin 1937, Bethune fait salle comble à l'aréna Mont-Royal: «10 000 personnes acclament le Dr N. Bethune à l'Aréna», titre *Le Canada*, 19 juin 1937, p. 14.

44. J.-F. Nadeau, *Op. Cit.* Il est par contre bien difficile d'évaluer le nombre de *sympathisants*, membres d'aucun parti.

les communistes, dont on a sans doute exagéré le nombre afin d'agiter cette menace et passer une loi des plus restrictives (la loi du Cadenas).

Enfin, le dernier élément que j'aimerais convoquer se situe du point de vue d'une analyse de la culture populaire : on note une fascination pour les innovations technologiques et leurs figures symboliques, tels les aviateurs qui, de Balbo à Malraux, en passant par Lindbergh, Mermoz et Saint-Exupéry, et même Amelia Earhart, marquent les années vingt et trente d'un nouveau type de héros.⁴⁵ C'est peut-être un autre élément pouvant expliquer la démesure des réactions.

La Guerre civile en Espagne force ceux qui tentent de penser l'avenir de la société québécoise ou canadienne-française à se positionner, elle sert « de miroir des dissensions internes »⁴⁶, elle montre des fractures sociales et dévoile l'amorce d'un débat sur le type de société souhaitée. La tentation du fascisme n'est qu'un élément de ce débat. Et la philosophie politique tient ce fascisme pour le produit de la société moderne.⁴⁷

La *modernité* se veut en rupture avec ce qui précède, notamment les traditions. Dans le cas dont nous avons parlé ici, l'usage fait de la Guerre civile espagnole (et des différentes péripéties évoquées) révèle une « modernité hésitante »; une inscription dans une réalité politique marquée encore par la tradition; par une tension entre des éléments culturels modernes et des résistances au changement. Les voies de la modernité politique québécoise sont encore indéterminées en 1937 : la Guerre civile espagnole, ne serait-ce que parce

45. Certains auteurs vont jusqu'à qualifier cet engouement de « mythologie chevaleresque » de l'aviateur, qui connaît son apogée dans les années 1940 avec le culte de Saint-Exupéry. Voir : R. Wohl et J.-M. Galano. « Par la voie des airs : l'entrée de l'aviation dans le monde des Lettres françaises 1909-1939 », p. 60 et p. 63. Rappelons, pour mémoire, que l'aviateur américain Charles Lindbergh est consacré héros de l'aviation après avoir traversé pour la première fois l'Atlantique en 1927; qu'en 1931, le roman *Vol de nuit* de Saint-Exupéry obtient un immense succès auprès du public; que Mermoz, aviateur français, légende de l'aéropostale, publie *Mes vols* chez Flammarion en 1937.

46. C. Pomeyrols, *Op.cit.*, p. 371.

47. Voir les réflexions de R. O. Paxton, « Les fascismes. Essai d'histoire comparée », et celles de R. Wolin, dans « Ce qui rattache les fascismes et le communisme à la modernité », ainsi que son livre *The Seduction of Unreason*.

qu'elle marque l'imaginaire⁴⁸ du vingtième siècle, est l'un des éléments qui la façonneront, et Malraux en est l'ambassadeur.

De toutes les crises politiques des années trente, la Guerre civile espagnole est celle qui incarne le plus les espoirs et les peurs. Certains y voyaient une répétition pour la prochaine guerre mondiale; d'autres les soubresauts de la civilisation chrétienne; d'autres encore une bataille pour le progrès social contre le fascisme. Ce fut l'occasion pour certains capitalistes de faire de l'argent et d'en perdre; une opportunité de propagande pour plusieurs politiciens; un sujet privilégié pour des écrivains et des artistes cherchant à montrer les divisions sociales.⁴⁹

J'aime à penser qu'André Malraux a écrit à Montréal quelques pages de son célèbre ouvrage *l'Espoir*. C'est possible, ses biographes estimant qu'il écrit à bord du paquebot (le *Paris*) qui le mène en Amérique⁵⁰, et que c'est durant l'été 1937 que l'ouvrage prend forme. Il paraîtra en novembre de la même année.

48. L'imaginaire est entendu ici comme un cadre de références contenant un ensemble de représentations du monde. Je ne cherche pas à banaliser la réalité de la guerre : ce n'est toutefois pas mon propos et je laisse aux spécialistes l'étude des conflits en tant que tels.

49. Je résume ici certaines idées de : I. Patterson, *Guernica and Total War*, p. 5.

50. O. Todd, *Op. Cit.*, p. 244; J.-F. Lyotard, *Op. cit.*, p. 218.

Références

- Bastien, Hermas, « Corporatisme et liberté », *L'Action nationale*, vol. 11, n° 41, avril 1938, p. 305-313.
- Cate, Curtis, *André Malraux*, trad. de l'anglais par Marie-Alyx Revellat, Paris, Flammarion, 1993.
- Cruz, Richard A., *Andre Malraux: The Anticolonial and Antifascist Years*, Ph.D. Dissertation, University of North Texas, 1996.
- Désy, Caroline, *Discours hégémonique et contre-discours sur la guerre d'Espagne dans la presse québécoise des années trente*. Thèse de doctorat en sociologie, Université du Québec à Montréal, 1999.
- , « *Si loin, si proche* » : la guerre civile espagnole et le Québec des années trente, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2004.
- Duhamel, Roger, *Bilan provisoire*, Montréal, Beauchemin, 1958.
- Fournier, Marcel, « *Clarté* ou le rêve d'un front populaire », dans F. Dumont et al. (dir.), *Idéologies au Canada français 1930-1939*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978, p. 273-294.
- Fowler, Roger, *Language in the News. Discourse and Ideology in the Press*, London and New York, Routledge, 1991.
- Gagnon, Jean- Louis, *Les Apostasies. Tome I : Les Coqs de village*, Montréal, La Presse, 1985.
- Harris, Geoffrey, « Malraux, Myth, Political Commitment and the Spanish Civil War », *Modern and Contemporary France*, vol. 5, n° 3, 1997, p. 319-328.
- Lacouture, Jean, *Malraux: une vie dans le siècle, 1901-1976*, Paris, Seuil (Points Histoire; 22), 1976.
- Larocque, Paul, « *L'Ordre, 1934-1935* », dans F. Dumont et al. (dir.), *Idéologies au Canada français 1930-1939*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978, p. 177-199.
- Laurin, Lucie, « Communisme et liberté d'expression au Québec: la «loi du cadenas», 1937-1957 », dans Robert Comeau et Bernard Dionne (dir.), *Le droit de se taire. Histoire des communistes au Québec, de la Première Guerre mondiale à la Révolution tranquille*, Montréal, VLB éditeur (études québécoises), 1989, p. 112-133.

Lévesque, Andrée, *Virage à gauche interdit. Les communistes, les socialistes et leurs ennemis au Québec, 1929-1939*, Montréal, Boréal Express, 1984.

Liotard, Jean-François, *Signé Malraux*, Paris, Grasset, 1996.

Maglio, Antonio, « When Italians Raised Their Heads », *Corriere Canadese*, 15 décembre 2002. En ligne : <http://www.tandemnews.com/viewstory.php?storyid=2144>
site visité le 5 juin 2007

Minville, Esdras, « Le corporatisme et le national », *L'Action nationale*, vol. 12, n° 2, octobre 1938, p. 131-140.

Nadeau, Jean-François, « L'araignée gorgée de sang », *Le Devoir*, 20-21 janvier 2007.
En ligne : <http://www.ledevoir.com/2007/01/20/128023.html>
Site consulté le 3 octobre 2007

Nothomb, Paul, *Malraux en Espagne*, Paris, Phébus, 1999.

Patterson, Ian, *Guernica and Total War*, Cambridge, Harvard University Press, 2007.

Paxton, Robert O., « Les fascismes. Essai d'histoire comparée », XVI^e conférence Marc Bloch, 13 juin 1994.
En ligne : <http://cmb.ehess.fr/document51.html>
Site consulté le 20 juin 2007

Peck, Mary Biggar, *Red Moon over Spain: Canadian Media Reaction to the Spanish Civil War 1936-1939*, Ottawa, Steel Rail Publishing, 1988.

Pie XI, *Les événements d'Espagne. Discours de S.S. Pie XI aux réfugiés espagnols, suivi d'une Lettre de S.E. Mgr Gauthier au clergé de Montréal*. Montréal, Imprimerie Populaire (Le Document; n° 24 – collection de textes publiés par Le Devoir), 1936.

—, *Lettre encyclique « Divini Redemptoris » sur le communisme athée* (19 mars 1937). Paris, Bonne Presse, réédition 1957.

Pomeyrols, Catherine, « *Le Devoir* et la guerre d'Espagne. Les usages de la référence française », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 58, n°3, 2005, p. 347-387.

Pratt, Michel, « Italo Balbo et les aviateurs italiens à Longueuil en 1933 », *Histoire Québec*, vol. 7, n°3, février 2002.
En ligne : http://www.histoirequebec.qc.ca/publicat/vol7num3/v7n3_5ib.htm
site visité le 5 juillet 2007

Ramirez, Bruno, *The Canadian Duce*, Montreal, Guernica, 2007.

Caroline Désy : «*Malraux à Montréal : tensions et démesure autour d'une visite*»

Roy, Fernande, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Boréal, 1993.

Sternhell, Zeev. *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*. Nouvelle édition refondue et augmentée, Bruxelles, Éditions Complexe (Historiques), 1987.

Talon, Guy, *Combats politiques de Malraux. Étapes de l'itinéraire d'un écrivain engagé*, Nice, France Europe Éditions Livres, 2001.

Thornberry, Robert S., *André Malraux et l'Espagne*, Genève, Droz, 1977.

Todd, Olivier, *André Malraux : une vie*, Paris, Gallimard, 2001.

Vance, Christine, « André Malraux aux Etats-Unis (1937) », *French-American Review*, vol.3, n° 3, 1979, p. 122-127.

Wohl, Robert et Jean-Michel Galano, « Par la voie des airs : l'entrée de l'aviation dans le monde des Lettres françaises 1909-1939 », *Le Mouvement social*, n° 145, décembre 1988, p. 41-64.

Wolin, Richard, *The Seduction of Unreason: The Intellectual Romance with Fascism from Nietzsche to Postmodernism*, Princeton University Press, 2006.